Les remplaçantes.

Numéro d'inventaire: 1979.10107.1

Auteur(s): C. Ruckert

Type de document : image imprimée Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1901 (restituée)

Collection: Femina

Description : gravures de presse d'après reproductions photomécaniques feuille pliée en 2

ruban adhésif au dos de la feuille mention manuscrite article joint

Mesures: hauteur: 335 mm; largeur: 248 mm

Notes: 3 gravures mettant en scène les nourrices: les remplaçantes: 3 photos accompagnées d'un texte signé Mary Léopold-Lacour et légendées: 1- Les remplaçantes au siècle dernier (d'après un tableau de Fragonard). 2 - La remplaçante d'aujourd'hui. 3 - Aux Tuileries. ...Les remplaçantes se préparent à rentrer les "babies" Signature dans les gravures: "Ruckert & Cie" Ruckert (C.): graveur début 20e siècle pour photogravure ou impression photomécanique pour périodique Gravures publiées dans "Femina" du 1/8/1901 (mention manuscrite)

Mots-clés: Maternage (biberons, berceaux), mise en nourrice

Filière : aucune Niveau : aucun

Nom de la commune : Paris Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination: page 356

Mention d'illustration

ill.

Objets associés: 2000.01916

Lieux: Paris, Paris

1/3



Les remplaçantes, au siècle dernier « Le Bonheur du Ménage », d'après le tableau de Fragonard.

"Les Remplaçantes"

On se souvient de l'émotion que soulera la thèse soutenue par M. Brieux dans Sa solvient de l'emotion que souvers la these soutenue par M. Briat par sa solvient de l'emotion avec M. Marcel Luguet, un roman, tiré de sa pièce. La question s'impose donc de nouveau à l'altention de toutes les mamans: aussi les lectrices de Femina, parmi lesquelles il en cest beaucoup, tiront-elles avec intérêt l'article que nous publions aujourd'hui sur ce su'et.

Es « remplaçantes », — selon le mot qui remplace momentanément l'éternel mot : nourrice — il y en a toujours eu. Mais on l'oublie, alors qu'on lit le roman si émouvant que M. Brieux vient de tirer de la pièce, qui fit naguère, les belles soirées du Théatre Antoine. Et c'est tout naturel, M. Brieux a écrit sa pièce et son roman pour susciter, chez les spectateurs, et chez les lecteurs, outre les émois attendris ou les remords, un impérieux désir de réformes qui enrayent au plus vite les abus meurtriers de l'allaitement mercenaire. Il ne nous parle

ment mercenaire. Il ne nous parle donc que du temps présent. Au surplus, dans ce présent - partial comme tout bon auteur de pièce à thèse — il a fait un choix de coupables, et il ne nous montre, comme particulièrement responcomme particulierement respon-sables du dépeuplement et de la ruine des campagnes d'où vien-nent les nourrices, que des mères qui pourraient nourrirelles-mêmes leurs enfants, oisives, riches, bien portantes. Et naturellement, ce sont des Parisiennes.

A la vérité, il accuse surtout les mœurs auxquelles ces mondaines sont trop asservies, les complica-tions des distractions et vanités,

une coquetterie raffinée.

Mais alors, aux temps plutôt lointains, de vie simple et saine, où les aèdes et les citharistes chantaient la passion de Phèdre et l'Odyssée, pourquoi les mamans grecques avaient-elles déjà des « remplaçantes », les bébés héllènes, comme les nôtres, des « nou-

Nile corset qui déforme, ni les five oclock, vernissages et autres occupations despotiques autant Teminas

que frivoles des Parisiennes incriminées n'étaient connus quand Pasiphaë se faisait remplacer par une esclave pour allaiter la future Madame Thésée, alors qu'Ulysse enfant s'endormait aux mélopées de sa nourrice. De même, au moyen âge. On voit des serves nourrices dans tous les châteaux et il y a

des recommanderesses de nour-rices à Paris, qui tiennent ce qu'on appelle aujourd'hui des bureaux de placement. Les meneurs y amenaient les nourrices par charretées avec léurs pauvres petits à peines nés, qu'on remportait à la campa-gne si la mère restait en ville.

C'est alors qu'il devait y avoir une effroyable mortalité infantile. Le soin de l'enfance, en général, manquait encore pres-que totalement, et même il ne se montra de façon pratique, efficace, que beaucoup plus tard, au xixe siècle. Ce n'est pas sortir du sujet que de dire, par exemple, qu'en ces temps pieux et que nous croyons d'une moralité supérieure à celle d'aujour-d'hui, les parents abandonnaient leurs enfants, légitimes ou non, avec une considérable aisance. La plupart de ces enfants « exposés » mouraient de troid, de faim, ou devenaient la douloureuse proie, exprés estropiée et couverte de plaies, des men-diants qui pullulaient. Quand saint Vincent de Paul,

sous Louis XIII, alla visiter une maison d'hospitalisation, appe-lée par le peuple Maison de la

1.5,1901

LA REMPLAÇANTE D'AUJOURD'HUL C'est une sorte de prêtresse qui porte un petit dieu!

nort, il trouva des entassements de bébés, pêle-mêle vivants et morts, et il apprit qu'on venait là *acheter des nourrissons* pour leur passer des maladies

apprit qu'on venait là acheter des nourrissons pour leur passer des maladies ou se rajeunir dans leur sang.

Mais revenons aux remplaçantes.

Dans les Novelliéri et Contes, les nourrices abondent. Et il est inutile de rappeler que le théâtre shakespearien a des nourrices tout autant que le théâtre grec — enfin qu'au xvııº siècle, tous les enfants de noblesse avaient des nourrices. Dans les deux premiers tiers du xvıııº, également. La bourgeoisie, bien entendu, imitait la noblesse. Dans ses Mémoires, M=me Roland parle de son excellente nourrice des environs d'Arpajon. Au xıxº siècle, c'est au temps qui semble de meilleures et plus simples mœurs, bourgeois et haut cravaté, sous Louis-Philippe, qu'on fait une consommation folle de nourrices... La campagne entreprise si justement par M. Brieux est également de tous les temps.

ment de tous les temps.

Pour ne pas remonter plus haut, nous trouvons, en 1350, une or-donnance signée du roi Jean et qui édicte des peines très sévères : amendes, pilori contre les me-neurs, les recommanderesses et même les demanderesses qui enfreindraient les règlements déjà fort sages. Aux xvii° et xviii° siècles, les ordonnances royales, les arrêts du Parlement et les or-

donnances de police se succèdent.

Mais Rousseau a plus d'influence sur les mœurs que le lieutenant de police, le Parlement et le roi. Des femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie se mettent en foule à nourrir elles-mêmes leurs enfants. On voit même, dans leur loge à l'Opéra, des marquises donner à têter aux bébés qu'on leury apporte. Il est peu probable que l'influence de M. Brieux aille lisqu'il pags à pags ramener de tels jusqu'à nous ramener de tels spectacles.

Mais les femmes de sang royal ne nourrissent pas elles-mêmes. Les enfants de France ont des nourrices. On cite une bonne paysanne de Sceaux, Mme Poi-trine, dont le nom faisait la joie de la cour. Elle chantait Malbrou s'en va t-en guerre, en berçant son royal poupon. Marie-Antoi-nette et Louis XVI apprirent



Aux, Tuileries. Le soir commence à tomber. C'est le moment où les remplaçantes se préparent à rentrer « les babies »